

que, garnies de cascades d'eau jaillissent ? La cascade de Ludovisi, surmontée d'une plate-forme avec un vaste bassin en gerbe, est encore plus belle que celle du Belvédère. On admire, sur le pied de la colline, un très-beau morceau d'architecture de Jacques de La Porte. Les avenues d'en bas sont garnies d'orangers et de palissades de lauriers, de terrasses en gradins, de balustrades chargées de vases pleins de myrtes et de grenadiers.

Que de choses il nous reste à visiter encore à l'intérieur ou dans les environs de Rome ! Et l'ancien Tibur, cette maison de campagne d'Horace, autour de laquelle on croit voir le dieu des bois, de retour d'Arcadie, courir de son pied de chèvre pour gagner son gîte ; et cette chute de l'Anio, si pittoresque et si agréable ; et, sur le penchant du mont Esquilin, tant de ruines vantées ; cette colonne du temple de la Paix, au sommet de laquelle est une statue de la Vierge, morceau d'antiquité vraiment sublime ; et cet obélisque de granit, tiré du tombeau d'Auguste, et que Fontana fit placer sur cette colline ; et cette statue exquise de sainte Bibiane, faite par le Bernin, qui suffit pour nous réconcilier avec le talent de cet artiste, si souvent admirable malgré ses défauts !

Et pourtant, bien que nous n'ayons, pour ainsi dire, qu'un faible aperçu des magnificences et des curiosités de Rome, l'heure du départ a sonné pour nous ; la nature de notre voyage ne nous permet pas un plus long séjour ; il nous faut donc aller donner un dernier coup d'œil à Saint-Pierre, au Vatican, au Panthéon, au Colisée, à la rue du *Cours*, à la place d'Espagne, à tout ce que nous avons admiré et que nous ne devons plus revoir peut-être.

Est-ce là visiter Rome ? nous dirons certaines personnes ; pouvons-nous, après ce pèlerinage incohérent et rapide, nous vanter de connaître à fond cette ville que l'on n'a jamais assez vue ? Non sans doute ; mais nous pouvons, sans trop de vanité, nous figurer que nous en savons assez déjà pour avoir le vif désir d'y retourner bientôt. Pour visiter Rome, il faut, dit-on, une année entière. Soit ; mais on peut dire aussi qu'il est permis de la visiter en moins de temps. Le vif et spirituelle Stendhal, qui a fini par écrire sur Rome un ouvrage si curieux et si intéressant, nous a avoué à nous-même n'avoir séjourné, à son premier voyage dans cette ville, que trente-six heures. Mais il est juste d'ajouter aussi que, dans la suite, il y était retourné plusieurs fois, et avait même fini par y passer près de trente années de sa vie.

IX. — LES BRIGANDS. — NAPLES. — CHIAJA. — POMPEÏ.
TOMBEAU DE VIRGILE. — CRIS DE NAPLES. — BAÏA. — LE
VÉSUVÉ. — THÉÂTRES.

A présent, chers lecteurs, veillons bien sur nous, sur notre suite, nos bagages, notre portefeuille et même sur nos personnes. La route qui doit nous conduire de Rome à Naples est, dit-on, la terre classique des brigands, des vols à main armée, des expéditions nocturnes.

Du reste, les voyageurs ne sont pas absolument d'accord sur le compte des brigands d'Italie ; les uns croient pieusement à leur existence, et ne doutent pas qu'en traversant les États du pape ou le royaume de Naples ils ne soient destinés à faire quelques-unes de ces rencontres peu rassurantes ; heureux s'ils en sont quittes pour payer leur tribut à ces malfaiteurs qui leur apparaissent dans la personne de chaque voiturin ou de chaque piéton que le hasard amène sur leur passage ! D'autres, au contraire, sont, sur ce chapitre-là d'une incrédulité complète ; ils prétendent que la race des brigands romains ou calabrais est détruite depuis longtemps, et qu'on ne voit plus que dans les romances et

les nouvelles de ces individus en culotte courte de drap bleu, un manteau de drap brun jeté sur l'épaule, au chapeau de feutre roux, pointu, orné de rubans de couleur fauve, ceinture de cuir, carabine sur l'épaule, pistolets, poignard autour des reins, etc.,....

Cependant, s'il est vrai que les brigands italiens ne soient qu'une espèce purement fabuleuse, comment s'expliquer la réalité de tant de personnages qui ont acquis un renom malheureusement trop célèbre : Maïno, d'Alexandrie, entre autres, qui se faisait appeler l'*empereur des Alpes*, et signait de ce titre les proclamations qu'il faisait afficher sur la route ; — Parella, qui fut poursuivi pendant trois années par les soldats français, et ne succomba que par suite de la trahison d'un de ses domestiques ; — et le célèbre Giuseppe Mastrilli, qui ne dut son salut, en 1789, qu'à son étrange ressemblance avec le duc de Calabre, ce qui lui fit éviter la mort au moment où il allait être attaché au gibet ; — et ce Fra-Diavolo, devenu dequies un héros d'opéra-comique, mais qui, en 1806, jetait l'épouvante sur toute la côte de la Méditerranée, ex-moine, ex-galérien, toujours couvert d'amulettes et armé de poignards ; — et enfin le trop fameux Casparoni, dont la bande se composait de deux cents hommes, qui a commis jusqu'à cent quarante-trois assassinats, enlevé des couvents de filles d'un seul coup, dévot de même que Fra-Diavolo, observant strictement toutes les formes extérieures de la religion, se gardant bien de commettre un vol ou un meurtre un vendredi, gardant fidèlement le jeûne, et allant scrupuleusement à confesse une ou deux fois par mois ?

Certes, voilà des personnages devenus historiques dans les fastes du brigandage italien, et dont on ne niera pas l'existence. Mais, pour accorder les deux opinions qui nient ou affirment la réalité des malfaiteurs à main armée dans les environs de Naples, nous dirons que si les brigands ne sont pas entièrement détruits dans ce pays, leur nombre est du moins fort diminué, et la preuve, c'est que, sans avoir pris d'escorte ni de précautions d'aucun genre, nous avons pu nous rendre de Rome à Naples sans avoir fait aucune rencontre alarmante.

Mais si nous avons, dans nos excursions précédentes, exprimé de justes regrets sur la rapidité avec laquelle il nous a fallu franchir certaines distances, ces regrets ne nous suivront pas sur la route de Naples. A l'exception de la voie Appienne, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, et qui a le privilège de joindre à l'utilité la majesté et la grandeur, nous ne trouverons guère sur notre chemin de points qui méritent de nous arrêter. Nous n'avons rien à dire de Velettri, si ce n'est qu'on est frappé de la beauté et même de la majesté de la plupart des femmes qu'on y rencontre. A Terracine, le seul endroit un peu remarquable est un auberge d'une apparence très-noble, et infiniment mieux tenue que ne le sont généralement les auberges de passage en Italie. La route jusqu'à Capoue est assez triste et uniforme, et les louanges que mérite l'hôtel de Terracine ne sauraient s'appliquer aux auberges de cette dernière ville. Il faut même reconnaître que si les soldats d'Annibal avaient fait dans cette ville, jadis si célèbre par ses délices, d'aussi méchants repas que ceux que l'on sert aux voyageurs, ils ne s'y seraient pas autant amollis, et le monde romain aurait fort bien pu avoir d'autres destinées.

Lorsqu'on approche de Rome, on traverse pendant une journée entière des champs de fougère ou des bruyères arides ; on n'aperçoit au loin ni habitation, ni groupes d'arbres, ce qui donne aux plaines romaines un caractère général d'abandon, et fait que l'on entre dans la ville éternelle au milieu du silence et de la tristesse. La campagne de Naples est toute différente ; on y distingue à chaque pas les signes de la fécondité et de l'abondance : des vi-